

CAMBRIDGE LIBRARY COLLECTION

Books of enduring scholarly value

Classics

From the Renaissance to the nineteenth century, Latin and Greek were compulsory subjects in almost all European universities, and most early modern scholars published their research and conducted international correspondence in Latin. Latin had continued in use in Western Europe long after the fall of the Roman empire as the lingua franca of the educated classes and of law, diplomacy, religion and university teaching. The flight of Greek scholars to the West after the fall of Constantinople in 1453 gave impetus to the study of ancient Greek literature and the Greek New Testament. Eventually, just as nineteenth-century reforms of university curricula were beginning to erode this ascendancy, developments in textual criticism and linguistic analysis, and new ways of studying ancient societies, especially archaeology, led to renewed enthusiasm for the Classics. This collection offers works of criticism, interpretation and synthesis by the outstanding scholars of the nineteenth century.

L'Astrologie grecque

The French historian Auguste Bouché-Leclercq (1842–1923) made major contributions to our knowledge of the Hellenistic period. A member of the Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, he was also made an officer of the Légion d'Honneur. Bouché-Leclercq is also considered the first modern historian of astrology: he had developed a long-lasting interest in divination during his extensive researches on ancient Greek civilisation. This field had not been considered worthy of serious scholarly study until he published his *Histoire de la divination dans l'antiquité* between 1879 and 1882. *L'Astrologie grecque*, first published in 1899, is another important work, still referred to today. Bouché-Leclercq looks back to the oriental roots of Greek astrology. He delves into the specific influence of the zodiac signs, and explains how the celestial sphere was divided in order to draw horoscopes. Other topics include astrology in Roman culture, as well as astrological medicine.

Cambridge University Press has long been a pioneer in the reissuing of out-of-print titles from its own backlist, producing digital reprints of books that are still sought after by scholars and students but could not be reprinted economically using traditional technology. The Cambridge Library Collection extends this activity to a wider range of books which are still of importance to researchers and professionals, either for the source material they contain, or as landmarks in the history of their academic discipline.

Drawing from the world-renowned collections in the Cambridge University Library and other partner libraries, and guided by the advice of experts in each subject area, Cambridge University Press is using state-of-the-art scanning machines in its own Printing House to capture the content of each book selected for inclusion. The files are processed to give a consistently clear, crisp image, and the books finished to the high quality standard for which the Press is recognised around the world. The latest print-on-demand technology ensures that the books will remain available indefinitely, and that orders for single or multiple copies can quickly be supplied.

The Cambridge Library Collection brings back to life books of enduring scholarly value (including out-of-copyright works originally issued by other publishers) across a wide range of disciplines in the humanities and social sciences and in science and technology.

Cambridge University Press
978-1-108-07148-2 - L'Astrologie Grecque
Auguste Bouché-Leclercq
Frontmatter
[More information](#)

L'Astrologie grecque

AUGUSTE BOUCHÉ-LECLERCQ



CAMBRIDGE
UNIVERSITY PRESS

Cambridge University Press
978-1-108-07148-2 - L'Astrologie Grecque
Auguste Bouché-Leclercq
Frontmatter
[More information](#)

CAMBRIDGE
UNIVERSITY PRESS

University Printing House, Cambridge, CB2 8BS, United Kingdom

Cambridge University Press is part of the University of Cambridge.
It furthers the University's mission by disseminating knowledge in the pursuit of
education, learning and research at the highest international levels of excellence.

www.cambridge.org

Information on this title: www.cambridge.org/9781108071482

© in this compilation Cambridge University Press 2014

This edition first published 1899

This digitally printed version 2014

ISBN 978-1-108-07148-2 Paperback

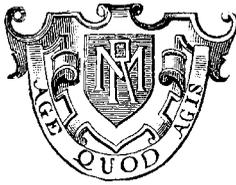
This book reproduces the text of the original edition. The content and language reflect
the beliefs, practices and terminology of their time, and have not been updated.

Cambridge University Press wishes to make clear that the book, unless originally published
by Cambridge, is not being republished by, in association or collaboration with,
or with the endorsement or approval of, the original publisher or its successors in title.

Cambridge University Press
978-1-108-07148-2 - L'Astrologie Grecque
Auguste Bouché-Leclercq
Frontmatter
[More information](#)

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Cambridge University Press
978-1-108-07148-2 - L'Astrologie Grecque
Auguste Bouché-Leclercq
Frontmatter
[More information](#)



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

Cambridge University Press
978-1-108-07148-2 - L'Astrologie Grecque
Auguste Bouché-Leclercq
Frontmatter
[More information](#)

L'ASTROLOGIE GRECQUE

PAR

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

*Natales inquirunt: -- existimant tot
circa unum caput tumultuantes deos
(Senec., Suasor., 4).*



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1899

Cambridge University Press
978-1-108-07148-2 - L'Astrologie Grecque
Auguste Bouché-Leclercq
Frontmatter
[More information](#)

PRÉFACE

Ce livre est un chapitre de l'*Histoire de la Divination dans l'Antiquité*, repris et développé dans les limites de temps et de lieu, nécessairement un peu indécises, qui circonscrivent l'histoire de l'« antiquité » classique. Le sujet avait autrefois vivement piqué ma curiosité ; mais, comme je ne devais pas, dans une étude générale sur les méthodes divinatoires, lui donner un développement hors de proportion avec l'ensemble, je ne m'étais pas cru obligé de m'engager à fond dans cette *selva oscura*. Je me contentai alors d'en faire le tour et d'y pratiquer provisoirement quelques éclaircies. Une nouvelle poussée de curiosité m'y ramène au bout de vingt ans, avec le ferme propos de débrouiller enfin cette étrange association — unique dans l'histoire de la pensée humaine — de raisonnements à forme scientifique et de foi masquée ; avec l'espoir de saisir l'enchaînement des idées maîtresses qui supportent tout l'assemblage et de noter les étapes parcourues par la logique acharnée à la poursuite des secrets de l'avenir.

Je n'ai rien changé à ma méthode, soit de recherche, soit d'exposition. Elle consiste, pour la recherche, à remonter vers les origines jusqu'à ce que l'on retrouve l'état d'esprit où ce qui est devenu plus tard inintelligible ou déraisonnable était le produit d'un raisonnement simple, parfaitement intelligible ; pour l'exposition, à refaire en sens inverse le chemin parcouru. On me permettra de dire que j'ai été encouragé à y persévérer par les constatations que j'ai pu faire depuis. En suivant, non pas de très près, mais avec assez d'attention,

les enquêtes sporadiques du folk-lore, je n'y ai rencontré aucun fait concernant les pratiques divinatoires, aucun usage, si bizarre soit-il, qui ne rentre sans effort dans les cadres que j'ai tracés pour la divination gréco-romaine et n'y trouve son explication. L'esprit humain est partout le même, et on le constate plus aisément qu'ailleurs dans les questions de foi, où il opère sur un très petit nombre d'idées. Il ne crée pas volontairement le mystère : il le rencontre au bout des spéculations métaphysiques, par impuissance de comprendre l'infini ; mais, en deçà de ce terme, il n'est point d'arcane qui ne soit un oubli de sa genèse intellectuelle, du circuit plus ou moins sinueux par lequel telle croyance ou pratique est issue logiquement de croyances ou pratiques antérieures. Les superstitions sont des survivances dont on ne comprend plus la raison d'être, mais qui ont été en leur temps, et par un point de suture que l'on peut souvent retrouver, fort raisonnables.

Ce qui est vrai des superstitions en général l'est, à plus forte raison, de l'astrologie, qui a essayé de rattacher d'une façon quelconque aux sciences exactes, à « la mathématique », les efforts les plus aventureux de l'imagination. L'astrologie une fois morte — je crois qu'elle l'est, en dépit de tentatives faites tout récemment pour la revivifier — a été traitée avec un dédain que l'on ne montre pas pour des questions d'importance historique infiniment moindre. On dirait qu'il entre encore dans ces façons méprisantes quelque chose de l'irritation qu'elle a causée autrefois à ses adversaires, à ceux qui, ne sachant trop par où la réfuter, se prenaient à la hair. Letronne, soupçonnant quelque « vision astrologique » dans un détail des zodiaques d'Esneh, estime que « cette particularité tient à quelque combinaison d'astrologie qui ne « mérite guère la peine qu'on prendrait pour la découvrir ». Il constate que, une fois dépouillés « du caractère purement « astronomique qu'on leur avait supposé », ces zodiaques « ne seraient plus que l'expression de rêveries absurdes, et « la preuve encore vivante d'une des faiblesses qui ont le « plus déshonoré l'esprit humain ». Il laisse supposer qu'il a eu « le courage de parcourir des livres d'astrologie an-

« cienne », mais sa patience s'est lassée avant qu'il fût en état de deviner les énigmes de ses zodiaques. « Nous n'en sommes pas encore là », dit-il, « et nous n'y serons pas de long-temps ; il est même douteux que personne entreprenne une recherche dont le résultat ne peut plus avoir désormais d'utilité scientifique ». La prédiction est hardie et le motif admirable. Si Letronne entend par utilité scientifique l'utilité pratique, il faut rejeter en bloc — en commençant par son œuvre à lui — toutes les études portant sur l'inventaire du passé, c'est-à-dire ce qui occupe les neuf dixièmes des savants et intéresse peu ou prou le reste de l'humanité. S'il reconnaît une utilité scientifique à tout ce qui accroît notre connaissance du réel, de ce qui est ou a été, prétendrait-il reléguer en dehors des choses réelles les faits d'ordre intellectuel et psychologique, les idées, les croyances, les systèmes qui ont provoqué par la pensée l'action, qui ont engendré des faits et sont en un certain sens plus réels que les faits eux-mêmes ?

Je constate volontiers, et même avec plaisir, que peu de gens se soucient aujourd'hui de l'astrologie. Si elle est encore vivante et agissante dans les pays d'Orient, chez nous, elle appartient au passé et n'intéresse plus que les historiens. Ce n'est pas une raison pour qu'elle les intéresse médiocrement. On a cru longtemps, on croit peut-être encore que la divination en général et l'astrologie en particulier ont tenu peu de place dans l'histoire. Sans doute, on constate que les oracles et les pronostics des devins interviennent à tout moment pour provoquer ou empêcher, hâter ou retarder les actes les plus graves ; mais on suppose que c'étaient là, pour les chefs d'État ou chefs d'armée, des prétextes plutôt que des raisons, des moyens commodes d'utiliser la crédulité populaire, et que les choses se seraient passées de même, ou à peu près, sans cette intervention. C'est un point de vue qui a pu paraître rationnel aux philosophes du siècle dernier, mais qui devrait être, comme on dit aujourd'hui, dépassé. Il est surtout inexact appliqué à l'astrologie, qui n'a jamais agi qu'à distance sur les masses populaires, mais qui, grâce à son prestige scientifique, à la rigidité implacable de ses calculs, avait tout ce qu'il fallait pour s'imposer à la foi des gouver-

nants. L'astrologie a réalisé de temps à autre le rêve des doctrinaires platoniciens et stoïciens; elle a mis parfois la main sur ces grands leviers que sont les volontés des rois. Qui sait combien de desseins, intéressant des millions d'hommes, elle a entravés ou favorisés, quand elle avait prise sur la pensée d'un Auguste, d'un Tibère, d'un Charles-Quint, d'une Catherine de Médicis, d'un Wallenstein ou d'un Richelieu? Les historiens devront, à mon sens, rechercher avec plus de soin qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici les traces de cette ingérence et ne pas se persuader aussi facilement qu'elle a été d'effet négligeable. Ils n'ont même pas besoin d'aller bien loin pour rencontrer, dans l'observance de la semaine, incorporée aux religions issues du judaïsme, la trace, désormais indélébile, d'une idée astrologique.

En tout cas, l'étude de l'astrologie et de son histoire intéresse au premier chef ceux qui cherchent à connaître l'homme en analysant, dans ses œuvres collectives, la plus spontanée et la plus active de ses facultés, la faculté de croire et de se créer des raisons de croire. Après avoir fait taire la polémique religieuse suscitée par la prétendue antiquité des zodiaques égyptiens, Letronne déclarait que désormais, réduit à l'astrologie, le sujet n'offrait plus « aucun but de recherche « vraiment philosophique ». Je ne sais ce qu'il entendait au juste par philosophie, mais j'avouerai sans ambages que l'histoire de l'astrologie — c'est-à-dire de la formation de ses dogmes — me paraît, à bien des égards, de plus grande portée philosophique que l'histoire de l'astronomie, à laquelle elle est du reste intimement mêlée. Ce n'est pas, ou ce n'est pas seulement parce que l'astrologie a conservé, en se les appropriant comme données de ses calculs, les conquêtes de la science astronomique à travers des siècles où celle-ci risquait d'être délaissée et même oubliée; ni parce que, entre tant de spéculations aventureuses, elle a posé, en prétendant les avoir résolues, des questions de physique et de mécanique célestes auxquelles n'eût pas conduit la pure géométrie des astronomes grecs. Je veux parler de ce qui fait son originalité propre, de cette association et pénétration réciproque d'éléments hétérogènes, d'une foi qui parle le langage de la

science, et d'une science qui ne peut trouver que dans la foi la justification de ses principes. Qu'un Ptolémée en soit arrivé à « croire » que l'on « savait » au juste quel est le tempérament de la planète Saturne, par exemple, et que l'on avait pu démêler par l'observation, dans la complexité des aptitudes physiques, intellectuelles, morales, des êtres vivant sur terre, la part qu'il fallait attribuer à son influence, celle-ci ramassée et condensée dans une sorte de frappe instantanée ; qu'un Ptolémée, dis-je, ait pu considérer ce type non pas comme élaboré par la religion, mais comme déterminé par l'expérience, alors qu'il savait et enseignait lui-même combien sont multiples les données de chaque thème de géniture et combien rare, par conséquent, l'observation de cas analogues pouvant servir de base à une induction légitime, — cela est merveilleux et éclairé, ce me semble, dans un exemplaire de choix, les profondeurs de l'âme humaine.

Dans la foi de ce savant qui croit savoir, on découvre aisément l'éternel désir, le besoin de croire ce que l'on veut qui soit. Or, ce que l'homme a le plus âprement convoité, le plus obstinément poursuivi, c'est la connaissance, la possession anticipée de l'avenir, en deçà et au delà de la tombe. Au delà, c'est la conquête des religions ; en deçà, de la divination. Les autres méthodes ont plus ou moins effacé la ligne de démarcation, non pas en affichant la prétention de fixer le sort des individus après la mort, mais en s'appuyant ouvertement sur la foi religieuse, en demandant des avertissements aux dieux, et non seulement aux dieux, mais, par l'oniromancie et la nécromancie, aux habitants de l'autre monde. Bref, dans toutes ses méthodes autres que l'astrologie, la « divination » est une révélation « divine », une sorte de rallonge ajoutée à l'intelligence humaine. Seule, l'astrologie a créé l'équivoque et comme l'hypocrisie dont elle est entachée en se séparant de plus en plus de l'idée religieuse qui l'avait engendrée, en voulant non pas « deviner », mais « prévoir », et prenant de vive force le rang qu'elle trouvait à sa convenance, le premier, parmi les sciences naturelles. La cause de la séduction qu'elle a exercée sur les esprits cultivés, c'est qu'elle a prétendu instituer une divination scientifique, autrement dit,

substituer à la révélation la prévision fondée sur la connaissance des lois de la Nature, et qu'elle a osé appeler cette prévision certitude mathématique. Mais, en dépit de ses prétentions, elle restait une foi, et, même sans l'analyser de près, on s'en aperçoit : d'abord, à sa résistance obstinée, et même victorieuse, aux assauts de la logique; ensuite, aux moyens qu'elle a employés pour se propager.

J'ai prononcé tout à l'heure le mot d'hypocrisie, en l'atténuant et l'appliquant à l'astrologie, à l'œuvre collective, non aux astrologues pris individuellement. Atténuons encore, si l'on y tient, en disant : équivoque constitutionnelle et inconsciente. Cependant, je ne pourrais pousser le respect trop loin sans manquer à mon tour de sincérité. Il m'est arrivé plus d'une fois non seulement de déclarer ineptes des fantaisies qui faisaient par trop violence au sens commun, mais de traiter mes astrologues de charlatans. Je n'ai voulu par là ni dire ni faire entendre que cette épithète leur convînt généralement, étant au contraire persuadé que les croyances jugées après coup les plus déraisonnables ont été, à un certain moment, très dignes de foi et presque démontrables par les idées courantes. Sauf quelques échappées d'impatience — dont, à l'autre extrême, Firmicus, le parfait croyant, a quelque peu pâti, — je n'ai rudoyé que les fabricants de livres apocryphes, les fondateurs et apôtres anonymes de la doctrine astrologique. Je sais parfaitement que je commets un anachronisme en les jugeant d'après des scrupules qu'ils n'avaient pas, et qu'on pourrait aussi bien réduire le fait à l'usage d'un procédé littéraire, ou excuser leur zèle et, par surcroît, louer leur modestie; mais je me sens incapable d'indulgence pour les faussaires, même quand ils ont cru travailler pour une bonne cause. Qu'ils fassent parler Hénoc'h ou Daniel, Apollon ou la Sibylle, ou Néchepso et Pétosiris, les révélateurs qui se déguisent me paraissent toujours cacher sous leur masque une vilaine action.

En tout cas, j'estime l'occasion opportune pour distinguer la cause servie par de tels moyens de celle de la science et pour montrer à quel point, sous son décor scientifique, l'astrologie était restée une foi. Maintenant que tout le monde

s'essaye — et d'aucuns avec une rare incompetence — à définir la science et la foi, soit pour les traiter en sœurs jumelles, soit pour les opposer l'une à l'autre, il est bon de retenir ce critérium extérieur. On ne forge de preuves que pour certifier ce qui ne peut se démontrer, et ce qui ne peut se démontrer n'est pas de la science.

Mais en voilà assez pour faire comprendre le genre d'intérêt que j'ai trouvé à l'étude de la divination, un domaine que, dans les limites indiquées plus haut, je crois avoir maintenant parcouru tout entier. Je n'y ai pas vu un exercice de pure érudition, mais aussi et surtout une occasion de méditer sur des problèmes dont le souci est l'honneur et le tourment de notre espèce. C'est peut-être un labeur fastidieux que de compter les fils et les points d'attache historiques des toiles d'araignée tendues au devant des grands mirages et dans lesquelles se prennent les imaginations ailées, avides de lumières surnaturelles ; mais ce n'est pas un labeur sans récompense. On disserte encore sur l'énigmatique *κάθαρσις* d'Aristote, sur la « purification » ou apaisement que produit dans l'âme, au dire du philosophe, la tragédie : le spectacle, tragique aussi, du long effort fait, et en vain, par l'intelligence humaine pour sortir de ses limites apaise, en le décourageant, le désir de connaître l'inconnaissable. Il fait plus ; il nous donne en échange la certitude que, ce que nous ne pouvons pas savoir, nul ne le sait et, à plus forte raison, n'est obligé de le savoir. C'est cette certitude, et non pas, comme le dit Montaigne, « l'ignorance et l'incuriosité », qui est « un doux et mol chevet à reposer une teste bien faite ».

A côté de la synthèse que j'ai tenté d'asseoir sur de patientes analyses et qui, pour l'astrologie en particulier, a abouti à la distinction de deux méthodes, générales toutes deux, concurrentes et, à certains égards, incompatibles, il y a place pour bien des recherches de détail, lesquelles seront facilitées, je me plais à le croire, par les vues d'ensemble. Elles auront pour premier résultat — et j'y applaudis d'avance — de rectifier des inexactitudes que j'ai pu, que j'ai dû commettre. Ensuite, elles ouvriront de nouvelles sources d'information. Quantité de manuscrits astrologiques dorment

encore dans les bibliothèques, et les textes grecs dont je me suis servi, imprimés au xvi^e siècle, ont grandement besoin d'être révisés par nos philologues. Ceux-ci commencent, du reste, à porter leur attention de ce côté, et je serais heureux de contribuer à l'y retenir. Par delà le monde gréco-romain ou occidental, il y a le monde arabe, refuge de l'astrologie au moyen âge, et, par delà encore, l'Inde, l'Extrême-Orient. C'est un vaste champ d'enquête, où je ne désespère pas de voir les orientalistes s'engager à leur tour. Ils nous diront si, ce qui est hors de doute pour le côté arabe, il a été ensemencé par la propagande grecque, ou si ces peuples ont subi directement, comme la Grèce elle-même, l'influence de la Chaldée. Ils auront même le plaisir de mêler au travail d'érudition l'étude de l'astrologie encore vivante ou tout au moins se survivant dans de vieilles habitudes tournées en cérémonial. Ce qui a jusqu'ici, je suppose, rebuté leur curiosité ou l'a empêchée de naître, c'est qu'un livre d'astrologie est un véritable grimoire pour qui ne connaît pas le sens des termes techniques et les théories représentées par ce vocabulaire. Si, comme j'ai lieu de le penser, l'astrologie orientale s'alimente au même fonds d'idées et de pratiques que l'astrologie grecque, je les aurai peut-être encouragés à aborder ses arcanes, en somme beaucoup plus faciles à élucider que les énigmes et les métaphores incohérentes des Védas.

Qu'ils écartent seulement, et de prime abord, l'idée singulière, léguée par une tradition assez récente, que ce genre de recherches n'offre aucun intérêt scientifique. Cela s'appelle jouer sur les mots. Un compte-rendu de l'Académie des Sciences, enregistrant en 1708 l'envoi du marbre gravé dit Planisphère de Bianchini, constate que l'exégèse de ce document astrologique n'est guère du ressort de l'Académie. « Ce « n'est pas », dit malicieusement le rapporteur, « que l'histoire « des folies des hommes ne soit une grande partie du savoir « et que malheureusement plusieurs de nos connaissances « ne se réduisent là ; mais l'Académie a quelque chose de « mieux à faire ». Fontenelle songeait sans doute, en écrivant ces lignes, à son *Histoire des oracles* ; mais ce n'est point par affectation de modestie qu'il met, en pareil lieu, la

science au dessus du « savoir ». A chacun sa tâche. Les hommes de science, — au sens étroit du mot, — ceux qui étudient la Nature, ont mieux, c'est-à-dire autre chose, à faire que d'étudier l'histoire, à laquelle se ramène tout le reste du « savoir ». Encore en voyons-nous qui dépassent, et avec grand profit pour tout le monde, la limite tracée par Fontenelle à l'utilité scientifique. Je n'apprendrai à personne que le créateur de la thermochimie, l'homme dont les travaux ont ouvert à l'étude de la Nature une voie nouvelle, M. Berthelot, a trouvé le temps de s'occuper de l'histoire de l'alchimie, laquelle rejoint en maint endroit et double souvent l'histoire de l'astrologie.

On voudra bien ne pas prendre pour un paradoxe ma conclusion : à savoir, qu'on ne perd pas son temps en recherchant à quoi d'autres ont perdu le leur.

BIBLIOGRAPHIE

ET

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Comme je n'ai nullement l'intention de dresser une bibliographie générale des ouvrages, anciens et modernes, concernant l'astrologie, je me contente d'indiquer les répertoires où se trouve déjà ébauchée cette bibliographie :

Pour les ouvrages grecs anciens, Io. Alb. Fabricii *Bibliotheca graeca*, ed. nova curante G. Chr. Harles, Vol. IV. Hamburgi, 1795. Lib. III, c. XXI (pp. 128-170).

Pour les ouvrages de toute provenance : *Bibliographie générale de l'Astronomie*, par J. C. Houzeau et A. Lancaster. T. I^{er} (Bruxelles, 1887), pp. 681-858.

Voici maintenant la bibliographie des sources auxquelles j'ai eu recours, classée par ordre chronologique :

- I. MANILIUS. — *M. Manilii Astronomicum a Josepho Scaligero... repurgatum*, Argentorati, 1655. — A la suite, avec pagination spéciale (462 p.) : *Josephi Scaligeri Jul. Cæs. F. castigationes et notæ in M. Manilii Astronomicum*. Argentorati, 1655. La première édition datait de 1579; les autres, de 1590 et 1600. J'ai utilisé, concurremment avec l'édition de Scaliger, celle de Fr. Jacob (Berolini, 1846), et les références visent toujours celle-ci, parce que l'absence de numérotation continue dans Scaliger rend les indications très incommodes. Souhaitons que Manilius trouve enfin un éditeur capable non seulement d'améliorer le texte, mais aussi de comprendre qu'un Index ne doit pas être exclusivement à l'usage des philologues. Celui de Fr. Jacob donne cinquante références sur l'emploi de *sub* et soixante sur l'emploi de *in*, mais on y chercherait en vain les noms des constellations et ceux d'Auguste ou de Varus, de Philippe ou d'Actium. On s'étonne moins, après cela, que, dans ses *Diagrammata*, Fr. Jacob ait rangé les signes du

BIBLIOGRAPHIE

XI

Zodiaque à l'inverse de l'ordre accoutumé et mis à gauche la droite des astrologues. La « littérature » philologique concernant Manilius est considérable : voir la bibliographie des éditions et dissertations dans G. Lanson, *De Manilio poeta ejusque ingenio*, Paris, 1887, et R. Ellis, *Noctes Manilianae*, Oxonii, 1891. A noter, comme tentative de vulgarisation, *Astronomicon di Marco Manilio*, lib. I, tradotto da A. Covino. Torino, 1895.

- II. NÉCHEPSO et PÉTOSIRIS. — On ignore, à cent ans près, à quelle époque fut publié le grand ouvrage apocryphe, fabriqué probablement à Alexandrie, qui, au temps de Sylla (Riess) ou de Tibère (Boll), fonda la réputation de l'astrologie « égyptienne », en concurrence avec la chaldéenne. C'était une encyclopédie, cosmogonie, astrologie et magie, dont on cite le XIV^e livre. Les fragments en ont été réunis par E. Riess :

Nechepsonis et Petosiridis fragmenta magica, edidit Ernestus Riess (Philologus, Supplementband VI [Göttingen, 1891-1893], pp. 323-394). Cf. l'étude préalable : E. Riess (même titre). Diss. Philol., Bonnae, 1890.

- III. CLAUDE PTOLÉMÉE. — Sur la vie, les ouvrages, la philosophie de Ptolémée, contemporain d'Antonin-le-Pieux, voy. l'étude magistrale de Franz Boll, *Studien über Claudius Ptolemäus. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie und Astrologie* (Jahrb. f. klass. Philol., XXI Supplementband [Leipzig, 1894], pp. 49-244). Nous n'avons à nous occuper que de son traité d'astrologie (qu'il faut se garder de confondre avec le traité d'astronomie intitulé *Μαθηματικὴ σύνταξις* ou *Μεγάλη* ou *Μεγίστη*, d'où l'arabe *Almageste*) :

Édition princeps : Κλαυδίου Πτολεμαίου Πηλουσιεύς Τετραβιβλος σύνταξις πρὸς Σύρον ἀδελφόν. Norimbergae, in-4^o, 1535, avec traduction latine des deux premiers livres par Joach. Camerarius [Kammermeister], qui fit une nouvelle édition corrigée à Bâle en 1533, le texte (212 pages petit format) à la suite de la traduction latine, celle-ci (251 pages) achevée par Ph. Mélanchthon.

Le célèbre médecin et mathématicien Jérôme Cardan publia à Bâle, en 1568, une traduction latine de Ptolémée, *De astrorum judiciis, cum expositione Hieronymi Cardani Mediolanensis medici*, précédée d'un traité *De Septem erraticis stellis*, lib. I (pp. 1-94), suivi de *Geniturarum exempla* (pp. 511-715) et de scolies de Cunrad Dasypodius [Rauchfuss] (pp. 717-838).

Je me suis servi du texte inséré par Fr. Junctinus dans le premier volume de la deuxième édition de son énorme *Speculum Astrologiae, universam mathematicam scientiam in certas classes digestam complectens*, 2 vol. fol., Lugduni, 1581, avec une traduction latine (*Quadripartiti operis de judiciis astrorum*) qui tantôt reproduit celle de Cardan, tantôt en est indépendante. Je ne suppose pas qu'il emprunte beaucoup à Camerarius, de qui il dit : *eleganti Latinitate decoravit duos primos tractatus Apotelesmaton*

Ptolemæi. Sed ejus opera non leguntur apud Catholicos, quoniam redolent hæresim Lutheranam (I, p. 554). Les deux derniers livres sont noyés dans un énorme commentaire (pp. 409-830) où les preuves expérimentales sont représentées par des centaines de thèmes de géniture d'hommes célèbres. Junctinus se proposait de commenter aussi les deux premiers livres, *prope diem (Deo dante)* : mais il en est resté là.

Avant la publication de l'édition princeps avaient paru (dès 1484) des traductions latines, telles que : *Quadripartitum judiciorum opus Claudij Ptolemei Phehudiensis ab Joâne Sieurreo brittulliano Bellovacensi pbelle recognitum*. Paris, 1519. — *Claudii Ptolemei Phehudiensis Quadripartitum*, imprimé par Pruckner à la suite de Firmicus (ci-après). Basileae, 1533.

Toutes ces traductions, où les termes techniques sont empruntés à l'arabe, sont encore plus incorrectes et plus obscures que le texte original, et je laisse à d'autres le soin de les comparer soit entre elles, soit avec le texte.

A la suite de la *Tétrabible* (enrichie de quelques tableaux synoptiques qui ont dû être ajoutés au texte), les éditeurs donnent, sous le nom de Ptolémée, une collection de cent aphorismes ou règles astrologiques : Τοῦ αὐτοῦ Καρπὸς πρὸς τὸν αὐτὸν Σόρον (*Cl. Pt. Centum dicta* ou *Centiloquium*). Ce « fruit » ou prétendu résumé de l'ouvrage de Ptolémée est évidemment pseudépigraphe.

La *Tétrabible* fut réellement résumée, et très fidèlement, dans une *Παράφρασις εἰς τὴν τοῦ Πτολεμαίου Τετραβίβλον* attribuée à Proclus, publiée avec traduction latine par les Elzévir :

Procli Diadochi Paraphrasis in Ptolemæi libros IV de Siderum effectioibus, a Leone Allatio e Græco in Latinum conversa. Lugd. Batavorum, 1635.

L'abrégé est si exact, même pour la correspondance des livres et chapitres, que j'ai jugé superflu d'y renvoyer le lecteur.

Nous possédons encore deux commentaires anciens de la *Tétrabible*, attribués l'un à Proclus, l'autre à Porphyre, et imprimés ensemble à Bâle en 1559, avec traduction latine, par H. Wolf :

Εἰς τὴν Τετραβίβλον Πτολεμαίου ἐξηγητῆς ἀνώνουμος (*In Claudii Ptolemæi Quadripartitum enarrator ignoti nominis, quem tamen Proclum fuisse quidam existimant*), 180 pp. fol. C'est l'auteur que j'appelle ordinairement « le scoliaste » et auquel je renvoie sous la référence « Anon. ».

Πορφυρίου φιλοσόφου Εἰσαγωγή εἰς τὴν ἀποτελεσματικὴν τοῦ Πτολεμαίου (*P. phil. Introductio in Ptolemæi opus de effectibus astrorum*), pp. 180-204. A la p. 193 commencent des Σχόλια ἐκ τοῦ Δημοφίλου, auteur inconnu et texte en piteux état.

IV. **SEXTUS EMPIRICUS.** — Un demi-siècle environ après Ptolémée, le médecin et philosophe Sextus Empiricus écrivit une réfutation — et, par conséquent, un exposé — des doctrines astrologiques dans le

BIBLIOGRAPHIE

XIII

V° des XI livres Πρὸς Μαθηματικούς. Ce livre est intitulé Πρὸς Ἀστρολόγους. Voy. la réédition *Sexti Empirici opera, gr. et lat.* de Io. Albertus Fabricius, Lipsiae, 1842, t. II, pp. 208-237 (pp. 338-355 H. Estienne).

V. MANÉTHON. — Sous le nom de Manéthon, contemporain des deux premiers Lagides, nous avons une compilation versifiée d' Ἀποτελεσματικά, à la fois pseudépigraphe et apocryphe, car le prétendu Manéthon est censé avoir puisé ἐξ ἀδύτων ἱερῶν βίβλων καὶ κρυφίμων στηλῶν (V, 1 sqq.), archives qui contenaient les enseignements d'Hermès, Asklépios et Pétosiris. On pense que c'est l'œuvre de plusieurs auteurs, dont le plus ancien (livres II, III, VI) vivait au temps d'Alexandre Sévère. Les éditions de A. Kœchly étant incommodées à cause du remaniement arbitraire de l'ordre des livres, je me suis servi de l'édition de Axt et Riegler, *Manethonis Apotelesmaticorum libri sex*, Coloniae ad Rhenum, 1832.

VI. VETTIVS VALENS. — On connaît plusieurs personnages du nom de Vettius Valens, médecins et astrologues, dont le plus ancien était un contemporain de Varron, *augurio non ignobilem* (Censorin., 17, 15), le plus récent, un astrologue consulté, dit-on, lors de la fondation de Constantinople (Fabric., *op. cit.*, p. 145). Comme l'auteur dont il est ici question représente la tradition pétosirienne, indépendante de Ptolémée, l'opinion commune, depuis Scaliger jusqu'à E. Riess, le place au temps d'Hadrien. Mais les motifs sont faibles : Firmicus relève également de Pétosiris, et personne ne croira que, comme on l'a dit, Constantin ait été empêché par sa foi chrétienne de consulter un astrologue. Du reste, nous aurions maintenant la preuve que Valens est postérieur à Ptolémée, puisqu'il le cite, si l'on pouvait se fier à un extrait de Valens où il est question des Turcs (*Cod. Florent.*, p. 139-140). Je trouve donc fort acceptable l'opinion de Saumaise (p. 553), qui fait de Valens un contemporain de Constantin. Il est douteux que nous ayons, dans l'opuscule intitulé *Anthologies* (des fleurs d'arithmétique !) autre chose que des extraits. Certains chapitres commencent par la mention : ἐκ τῶν Οὐάλεντος. La Bibliothèque Nationale en possède deux manuscrits (Suppl. grec, nos 330 A et B), dont un (A) de la main de Huet (qui se plaisait peut-être à reconnaître un homonyme dans Οὔλιος), sous le titre : Οὐετίου Οὐάλεντος τοῦ Ἀντιόχειος Ἀνθολογιῶν libri VIII.

J'ai renoncé à exploiter à fond cet ouvrage, tout en casuistique sans idées et en problèmes d'arithmétique que l'incertitude des sigles et des chiffres rend le plus souvent inintelligibles; je me suis contenté en général des passages cités par Saumaise et par Riess (dans les fragments de Néchépsos), de peur d'aller contre mon but, qui est de saisir l'ensemble et la raison d'être des doctrines astrologiques.

VII. JULIUS FIRMICUS MATERNUS. — L'homonymie de cet auteur et de son

contemporain le polémiste chrétien, auteur du *De errore profanarum religionum*, l'un et l'autre écrivant sous le règne de Constance, est un problème d'histoire littéraire non résolu encore. Les éditions du xvi^e siècle (de 1497 à 1531) sont toutes corrigées et interpolées. Celle dont je me suis servi (pour les quatre derniers livres seulement) est la première des deux (1533 et 1551) de N. Pruckner :

Julii Firmici Materni Junioris V. C. ad Mavortium Lollianum Astronomicōν libri VIII per Nicolaum Prucknerum astrologum nuper ab innumeris mendis vindicati. Basileae, MDXXXIII, 244 pp. fol.

Les philologues ont enfin tourné leur attention vers cet auteur oublié. Les quatre premiers livres ont paru en 1894, dans la *Bibl. scr. graec. et rom. Teubneriana*, recensés par C. Sittl, et une autre édition (des mêmes livres) par W. Kroll et F. Skutsch, dans la même collection (Lips. 1897), remplacera avec avantage la précédente. Les nouveaux éditeurs ont rendu à l'ouvrage, le plus volumineux que nous possédions sur la matière, son titre exact de *Matheseos libri VIII*. Dépourvu de toute critique, le livre de Firmicus, qui représente la tradition « égyptienne », indépendante ou à peu près de Ptolémée, est précieux à ce titre et en raison même de la médiocrité intellectuelle du compilateur. Firmicus nous donne lui-même la recette de son pot-pourri : *Omnia enim quae Aesculapio Mercurius et Anubis (?) tradiderunt, quae Petosiris explicavit et Nechepso, et quae Abram, Orpheus et Critodemus ediderunt ceterique omnes hujus artis scii... perscripsimus* (lib. IV, *Praef.*). Son but a été, dit-il, de combler dans la littérature latine la seule lacune qui y existât encore.

VIII. HÉPHESTION DE THÈBES. — Cet auteur, de personnalité inconnue — probablement Égyptien de Thèbes — paraît avoir écrit sous le règne de Théodose un traité Περὶ κατὰρχῶν en trois livres, dont les deux premiers résument librement, avec nombreuses variantes, la *Tétrabible* de Ptolémée, et le troisième est consacré à la méthode des κατὰρχαί proprement dites. Le premier livre a été publié, d'après les manuscrits de notre Bibliothèque Nationale (2417, 2841, 2415), avec prolégomènes et table des chapitres de l'ouvrage entier, par A. Engelbrecht, *Hephaestion von Theben und sein astrologisches Compendium*. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Astrologie. Wien, 1887. L'état déplorable de l'unique manuscrit complet (n° 2417) a sans doute découragé l'éditeur de ce texte utilisé jadis par Saumaise. Cependant, je crois savoir qu'un de nos plus intrépides paléographes, M. Ch.-Ém. Ruelle, a entrepris de nous rendre l'œuvre d'Héphestion.

IX. PAUL D'ALEXANDRIE. — Vers le même temps (règnes de Gratien et Théodose), Paul d'Alexandrie écrivait à l'usage de son fils Kronammon, et en disciple éclectique de Ptolémée, un opuscule dont il existe une seule édition avec traduction latine :

BIBLIOGRAPHIE

XV

Pauli Alexandrini Εἰσαγωγή εἰς τὴν ἀποτελεσματικὴν (Rudimenta in doctrinam de prædictis natalitiis), ed. Andr. Schato, Witebergæ, 1586.

L'ouvrage n'ayant point de pagination, j'ai pris le parti, ne voulant pas citer tout au long les titres des chapitres, de citer les folios. Au texte de Paul, Schato ou Schaton a joint des scolies de facture chrétienne, datant du moyen âge.

- X. TEXTES DIVERS. — Nous ne connaissons guère que les noms et quelques rares fragments d'une foule d'auteurs de traités d'astrologie, en vers et en prose : les Thrasylle, Dorotheé de Sidon, Annubion, Hipparque (antérieurs à Firmicus), Odapsos, Antiochus d'Athènes, Protagoras de Nicée, Antigone de Nicée, Apollonius de Laodicée, Apollinarius (antérieurs à Héphestion, à Paul d'Alexandrie et aux scoliastes de Ptolémée). Héphestion nous a conservé à lui seul plus de trois cents vers de Dorotheé de Sidon, son guide principal pour les *καταρχαί*. Cf. quatre fragments de Dorotheé et un d'Annubion à la fin du Manéthon de Kœchly (Lips., 1858, pp. 113-117).

D'autres fragments d'auteurs non moins inconnus ont été publiés par A. Ludwich, *Maximi et Ammonis carminum de actionum auspiciis* (traduction du titre Περὶ καταρχῶν) *reliquiae. Accedunt Anecdota astrologica*. Lips., 1877, 126 pp. in-12. Un opuscule particulièrement intéressant, comme traitant de l'astrologie théorique au point de vue platonicien et chrétien, est le dialogue :

Anonymi christiani Hermippus de Astrologia dialogus (libri II), édité d'abord par O. D. Bloch (Havniae, 1830), en dernier lieu, par G. Kroll et P. Viereck, Lips., 1895.

Les papyrus égyptiens nous fournissent des documents techniques, des thèmes de géniture, dont quelques-uns antérieurs à Ptolémée. Publiés sous divers noms, au fur et à mesure de leur découverte, ils sont maintenant réunis dans le premier volume des *Greek Papyri in the British Museum : Catalogue, with texts*, edited by F. G. Kenyon, London, 1893. (Un second volume, paru en 1898, ne contient pas de textes astrologiques). Ce sont, par ordre de date présumée :

1° Le papyrus CXXX (pp. 132-139), inédit avant Kenyon, daté de l'an III de Titus (81 p. Chr.). Thème de géniture de Titus Pitenius, précédé d'une exhortation à rester fidèle aux règles des anciens Égyptiens.

2° Le papyrus XCVIII recto (pp. 126-130), — au verso l'Ἐπιτάφιον d'Hypéride, — dont la date oscille entre 95 et 155 p. Chr.; thème de géniture publié et commenté par C. W. Goodwin dans les *Mélanges Égyptologiques* de F. Chabas, 2^e série, pp. 294-323 (Chalon-sur-Saône, 1864); de nouveau par C. Wessely (*Denkschr. der Wiener Akad. Phil.-Hist. Cl.*, XXXVI, 2 [1888], pp. 150-152).

3° Le papyrus CX (pp. 130-132) : thème de géniture d'Anubion

files de Psansnois, de l'an I d'Antonin (138 p. Chr.), publié par W. Brunet de Presle (*Notices et Extraits des mss.*, XVIII, 2 [1865], pp. 236-238) d'après une autre copie, et par C. Wessely (*op. cit.*, pp. 152-153).

Les renseignements à tirer des zodiaques égyptiens ou gréco-égyptiens, étudiés par Letronne et Lepsius, sont maintenant réunis dans le tome I^{er} du *Thesaurus Inscriptionum Aegypti*, par H. Brugsch. I. *Astronomische und astrologische Inschriften* (pp. 1-194), Leipzig, 1883. II. *Kalendarische Inschriften altägyptischer Denkmäler* (pp. 195-530), Leipzig, 1883. III. *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler* (pp. 531-618), Leipzig, 1884. A part les listes de décans, qui ont permis de contrôler celle d'Héphestion, publiée par Saumaise, ces monuments ne fournissent aucun appoint à nos connaissances en fait de théories astrologiques. J'en dirai autant des zodiaques gréco-romains, comme celui de Palmyre, le Globe Farnèse, le Planisphère de Bianchini (voy. l'*Index*) et ceux que l'on rencontre sur les médailles. Ce sont des œuvres d'ornemanistes, incompetents en matière de doctrine. L'étude de l'astrologie n'a, je crois, rien à attendre ni de l'archéologie, ni de la numismatique, ni de l'épigraphie. La théorie n'était pas à la portée du public, et la pratique ne cherchait pas le grand jour. Tout au plus trouvera-t-on çà et là l'occasion de formuler quelques conjectures intéressant l'histoire de l'astrologie, à propos d'œuvres d'art pouvant être considérées comme des thèmes de géniture traduits par le ciseau ou le pinceau.

Les ouvrages où il est question incidemment de l'astrologie, comme les *Philosophumena* dits d'Origène (connus aussi sous le titre : *Hippolyti Refutatio haeresium*), la *Préparation Évangélique* d'Eusèbe, etc., n'ont pas droit de figurer ici. Inutile aussi de cataloguer les fragments, hermétiques et autres, publiés par le cardinal J.-B. Pitra dans la seconde partie du tome V des *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata* (Paris et Rome, 1888), qui m'ont pourtant fourni un notable appoint de renseignements.

C'est au moyen âge byzantin qu'appartiennent les compilations inédites, astrologiques et magiques, qui sommeillent encore dans les bibliothèques, et dont un certain nombre figurent dans les relevés bibliographiques de K. Krumbacher. Les productions pseudépigraphes y pullulent. Le plus volumineux peut-être de ces recueils est le ms. 2419 (xv^e siècle, 342 fol.) de la Bibliothèque Nationale, dont Engelbrecht (*op. cit.*, pp. 16-20) a publié la table des matières. L'*ἀποτελεσματική πραγματεία* du pseudo-Étienne d'Alexandrie a été publiée par H. Usener, *De Stephano Alexandrino*. Bonnæ, 1880. M. Fr. Cumont (*Rev. de l'Instr. publ. en Belgique*, XL [1897], pp. 1-9) signale à l'attention un manuscrit (*Angelicanus*) en 149 chapitres, manuel d'astrologie pratique, com-

BIBLIOGRAPHIE

XVII

pilé par l'astrologue Palchos (voy. ci-après, ch. xiv) à la fin du v^e siècle. Depuis, M. Fr. Cumont a fait mieux et plus. Il a entrepris un inventaire général de tous les manuscrits astrologiques de langue grecque, avec l'intention d'en former ensuite un *Corpus* astrologique. Pour mener à bien cette tâche, il s'est adjoint des collaborateurs dont quelques-uns, comme MM. Fr. Boll et W. Kroll, avaient déjà tourné spontanément du même côté leur curiosité scientifique. Le premier volume ou fascicule du *Catalogus astrologorum graecorum*, comprenant les *Codices Florentinos* dépouillés par A. Olivieri, vient de paraître (Bruxelles, 1898), et je dois à l'obligeance de M. Cumont d'avoir pu tirer quelque parti, au cours de l'impression de mon livre, des extraits publiés dans l'*Appendix* (pp. 77-173). J'espère que, en retour, mon travail ne sera pas inutile aux vaillants éditeurs du Catalogue et qu'il les dispensera plus d'une fois de recourir à Scaliger ou à Saumaise.

Comme j'ai cherché à tracer une ligne de démarcation entre l'astrologie grecque et l'astrologie arabe, je crois devoir indiquer les traités arabes qui étaient mis par des traductions latines à la portée des astrologues du xvi^e siècle et où ceux-ci ont puisé de quoi embrouiller et contaminer les traditions authentiquement grecques. Ce sont :

- 1^o A la suite du Firmicus de N. Pruckner :
Hermetis vetustissimi astrologi centum Aphorismorum liber (pp. 85-89). Origine inconnue.
Bethem Centiloquium (pp. 89-93). — *De horis planetarum* (pp. 110-112).
Almansoris astrologi propositiones ad Saracenorum regem (pp. 93-110).
Zahelis de electionibus liber (pp. 112-114).
Messahallach de ratione circuli et stellarum, et qualiter operantur in hoc seculo (pp. 115-118).
De nativitatibus secundum Omar, libri III (pp. 118-144).
- 2^o Dans l'édition des scoliastes de Ptolémée, par H. Wolf :
Hermetis philosophi de Revolutionibus nativitatum libri II, incerto interprete (pp. 205-279).
- 3^o *Albohali Arabis astrologi antiquissimi ac clarissimi de Judiciis Nativitatum liber unus*. Noribergæ, 1549.
- 4^o En deux éditions successives (Basileæ, 1550 et 1571), *Albohazen Haly filii Abenragel, scriptoris Arabici, de judiciis astrorum libri octo*, etc. *Accessit huic operi hac demum editione* (celle de 1571) *compendium duodecim domorum caelestium... ex Messahalla, Aomare, Alkindo, Zaele, Albenait, Dorotheo, Iergi, Aristotele et Ptolemæo... collectum, authore Petro Liechtenstein*.
- 5^o Dans le *Speculum Astrologiæ* de Fr. Junctinus, tome I, des extraits et analyses de tous les auteurs orientaux connus à

XVIII

BIBLIOGRAPHIE

l'époque, surtout d'Alubater, que Junctinus appelle *alter Ptolemæus*, Abenragel et Albohaly. C'est le fatras le plus rebutant qu'on puisse imaginer, mais aussi le plus propre à faire juger de l'état du cerveau d'un astrologue de la Renaissance. Les Arabes sont aussi largement exploités dans les *Apotelesmata Astrologiæ christiānæ, nuper edita a Magistro Petro Ciruelo Darocensi*. Compluti (Alcala de Henares), 1521.

Pour les travaux modernes sur l'astrologie grecque, il n'y a à peu près rien à signaler depuis le livre classique de Saumaise, le premier — après le commentaire de Scaliger sur Manilius — et le dernier effort de l'érudition indépendante, s'exerçant à comprendre l'astrologie sans y croire et sans se proposer pour but, ou pour but principal, de la réfuter.

Cl. Salmasii *De annis climactericis et antiqua Astrologia diatribæ*, Lugd. Batav., 1648 (128 pp. in-12 de prolégomènes, non paginées, et 844 pp. de texte continu, encombré de citations, sans un alinéa).

Je n'enregistre que pour mémoire le livre d'Alfred Maury, *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*, Paris, 1860, tout en aperçus rapides, dispersés à travers l'histoire universelle et sur des sujets connexes, où l'astrologie n'entre que pour une part minime et vue uniquement par le dehors. L'ouvrage de J.-B. Friedreich, *Die Welthörper in ihrer mythisch-symbolischen Bedeutung*. Würzburg, 1864, qui butine dans le domaine indéfini de la mythologie comparée, est d'une médiocre utilité pour qui veut, au contraire, distinguer, limiter, préciser. Il n'y est, du reste, pas question de divination, mais seulement de ce qu'on pourrait appeler les rudiments ou les alentours de l'astrologie. On revient à l'astrologie proprement dite avec les essais récents, esquisses sommaires plutôt qu'études entrant dans le sujet, de :

Albin Häbler, *Astrologie im Alterthum*, Gymn. Progr. Zwickau, 1879, 38 pp. 4^o.

A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*, t. I, pp. 205-257. Paris, 1879.

E. Riess, art. *Astrologie* in Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft*, t. II [Stuttgart, 1896], pp. 1802-1828.

Il y a peu de profit scientifique à tirer des traités d'astrologie, écrits par des croyants et pour l'usage pratique, dont j'ai constaté après coup, — c'est-à-dire durant l'impression de mon livre (cf. ci-après, p. 573, 2) — et non sans surprise, la publication de date toute récente : Abel Haatan, *Traité d'astrologie judiciaire*, 2^e édit., Paris, 1895, et Fomalhaut, *Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire*. Paris, 1897. Le premier de ces ouvrages est tout imbu d'occultisme ; l'autre, tout en tables et calculs mathématiques, accommodés au goût du jour par des exemples comme les thèmes de nativité du général Boulanger, du Comte de Paris, du pré-

sident Carnot (dont la mort a été, paraît-il, prédite en 1892), et des conseils rétrospectifs ou actuels aux deux successeurs du regretté président. Ces Pétosiris attardés écrivent pour une clientèle qui ne se soucie guère plus des sources, de l'origine et de l'enchaînement des théorèmes, que celle du « docteur Ely Star ». Les noms d'étoiles dont ils s'affublent ne garantissent pas plus leur science que leur foi.

Je renonce à empiéter sur le domaine des paléographes, en donnant ici les diverses formes des sigles astrologiques qui remplacent trop souvent dans les manuscrits les noms des signes, planètes et « sorts », ou des abréviations et ligatures qui représentent les noms des quatre « centres » du Zodiaque. L'emploi de cette espèce de sténographie a été la principale cause de l'altération des textes. Il ne me paraît pas utile non plus de disserter sur l'origine mal connue de ces sigles, fabriqués, comme les hiéroglyphes égyptiens, par simplification de dessins représentant les figures zodiacales ou les attributs des planètes. Pour celles-ci, je me contente volontiers de l'explication courante, qui assimile ♄ à la faux de Saturne, ♂ à la première lettre du nom de Zeus ou à un symbole de la foudre, ♀ à des disques, l'un traversé par la lance de Mars, l'autre muni d'un manche, comme le miroir de Vénus, le troisième surmonté du caducée de Mercure. Je me borne donc à interpréter les sigles et abréviations employés dans cet ouvrage.

SIGNES DU ZODIAQUE.

- ♈. Bélier (Κριός-*Arios*).
 ♉. Taureau (Ταύρος-*Taurus*).
 ♊. Gémeaux (Δίδυμοι-*Gemini*).
 ♋. Cancer (Καρκίνος-*Cancer*).
 ♌. Lion (Λέων-*Leo*).
 ♍. Vierge (Παρθένος-*Virgo*).
 ♎. Balance (Χηλαί-Ζυγός-*Libra*).
 ♏. Scorpion (Σκόρπιος-*Scorpius*).
 ♐. Sagittaire (Τοξότης-*Sagittarius*).
 ♑. Capricorne (Αιγόκερως-*Capricornus*).
 ♒. Verseau (Υδροχόος-*Aquarius*).
 ♓. Poissons (Ιχθύες-*Pisces*).

PLANÈTES.

- LUMINAIRES (τὰ φῶτα):
 ☉. Soleil (Ἥλιος-*Sol*).
 ☾. Lune (Σελήνη-*Luna*).
- PLANÈTES PROPREMENT DITES :
- ♄. Saturne (Φαίτων-Κρόνος-*Saturnus*).
 ♃. Jupiter (Φαέθων-Ζεύς-*Jupiter*).
 ♂. Mars (Πυρραίς-Ἄρης-*Mars*).
 ♀. Vénus (Φωσφόρος-Ἐωσφόρος-Ἑσπερος-Ἀφροδίτη-*Venus*).
 ☿. Mercure (Στίλβων-Ἑρμῆς-*Mercurius*).

AUTRES SIGLES OU ABRÉVIATIONS.

- Hor. — Horoscope (ὠροσκόπος ou ὠρονόμος [ὥρα ou μοῖρα]-ἀνατολή-*ascendens*).
 Occ. — Occident (δύσις-*occidens*).
 MC. — Culmination supérieure, passage au méridien (μεσουράνημα-*medium caelum*).
 IMC. — Culmination inférieure (ἀντιμεσουράνημα-ὑπόγειον-*inum medium caelum*).
 ♀. — Nœud ascendant de l'orbite lunaire (ἀναβιβάζων) ou Tête du Dragon (*Caput Draconis*).
 ♂. — Nœud descendant (καταβιβάζων) ou Queue du Dragon (*Caput Draconis*).
 ☽. — Sort de la Fortune.

Les sigles des aspects ne se trouvent que dans les figures y afférentes, ainsi que celui du « sort du Génie ». Pour les diverses formes des sigles sus-mentionnés et pour les abréviations paléographiques, consulter le fac-simile photographique des *Abréviations grecques copiées par Ange Politien*, par H. Omont (*Revue des Études grecques*, VII [1894], p. 81-88). Les sigles des « nœuds » y sont inverses de ceux inscrits ci-dessus ; ils indiquent l'hémicycle d'où sort l'astre supposé au nœud, au lieu de celui où il va entrer. L'usage a dû varier sur ce point, prêtant ainsi aux confusions : en attendant que les paléographes le fixent, j'ai suivi l'usage adopté par le Bureau des Longitudes. Quant aux figures insérées dans le texte, elles n'ont été empruntées ni aux manuscrits, ni (sauf la fig. 41) à ce qu'on appelle les monuments figurés. Ce sont des tracés schématiques servant à la démonstration et dont — une fois la part faite à l'*Atlas coelestis* de Flamsteed pour les signes du Zodiaque (cf. p. 130, 1) — je suis entièrement responsable. Je les ai dessinés à mon gré et moi-même, heureux d'être affranchi par la zincographie de toute transcription intermédiaire.

L'abondance des notes n'effraiera, je suppose, que des lecteurs auxquels ce livre n'est pas destiné. On appelle volontiers indigestes, à première vue, des ouvrages dont l'auteur a pris la peine de trier soigneusement ses matériaux et de rejeter en dehors de l'exposé didactique les citations, remarques, discussions et considérations accessoires, pour lui conserver à la fois sa netteté et ses preuves. L'*Index* permettra de retrouver les idées et les faits entassés dans les fondations de l'édifice, à l'usage de ceux qui voudront juger par eux-mêmes de sa solidité. Quant au plan, j'ai cru devoir renoncer aux divisions et subdivisions logiques, livres, parties, sections, etc., qui, par souci excessif de la clarté, vont contre le but. Le lecteur distinguera aisément, sans tant d'étiquettes, les *Prolégomènes* (ch. I-III), l'*Astrologie* proprement dite ou description du mécanisme céleste (ch. IV-XI [pp. 327-347]), l'*Apotélésmatique* ou divination astrologique (ch. XI [pp. 348-371]-XV), et l'*Épilogue* historique (ch. XVI).

J'ai plaisir, avant de poser la plume, à remercier ceux qui ont facilité et parfois guidé mes recherches : le Conservateur de la Bibliothèque de l'Université, M. J. de Chantepie, à qui j'ai dû plus d'une indication opportune, et M. Ém. Chatelain, qui, à la Bibliothèque comme à l'École des Hautes-Études, est l'obligeance même.